

Kyloušek, Petr; Kolinská, Klára

Identité canadienne dans le contexte historique

In: Kyloušek, Petr. *Nous-eux-moi : la quête de l'identité dans la littérature et le cinéma canadiens*. Vyd. 1. Brno: Masarykova univerzita, 2009, pp. 31-56

ISBN 9788021050617

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/124041>

Access Date: 17. 02. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

II.1 Littérature nationale et son institutionalisation - versant canadien-français et québécois

(Petr Kyloušek)

Il est sans doute inhabituel d'aborder la problématique canadienne par le côté francophone. Vu de l'extérieur, le Canada est perçu comme un pays majoritairement anglophone, voire comme une extension des États-Unis. La préférence accordée, ici, à la culture francophone est de nature méthodologique, car elle se prête mieux à la modélisation, autrement dit à la possibilité de définir des paradigmes identitaires. En effet, plusieurs facteurs ont accéléré les processus identitaires tout en leur conférant des contours plus tranchés : conscience d'antériorité par rapport à la colonisation anglaise, situation minoritaire, sentiment d'insécurité, nécessité de recourir à la langue et la culture à défaut d'une identité étatique pleinement acceptée. Rappelons que plusieurs attributs de la canadienité ont une origine canadienne française, à commencer par la désignation même de Canadien qui historiquement se rattache d'abord, et pendant longtemps, à la seule population francophone. C'est aussi le cas de l'hymne national. Adolphe-Basile Routhier et Calixa Lavallée l'ont composé à l'occasion du Congrès des Canadiens-Français, en 1880. La version en anglais de Robert Stanley Weir – conçue à l'occasion du tricentenaire de la ville de Québec, et d'inspiration bien différente il est vrai – ne date que de 1908.

Quels sont les moments historiques qui ont influencé substantiellement la culture canadienne-française au point de contribuer à la constitution de paradigmes identitaires? Une périodisation est-elle envisageable? Plusieurs dates semblent déterminantes : la Conquête et la transformation de la Nouvelle-France en colonie britannique (1759-1763); le soulèvement des Patriotes (1837-1838), la création du Canada-Uni (1840) et la décolonisation progressive conduisant à la Confédération canadienne (1867); la grande crise de 1930 et la guerre de 1939-1945 qui sont à l'origine des processus conditionnant le tournant paradigmatique de la Révolution tranquille (1960); les transformations de la situation canadienne-française et québécoise et les mesures autonomistes du gouvernement québécois, en particulier les lois linguistiques dont la Loi 101 – la *Charte de la langue française* (1977) qui poussent le discours identitaire vers une nouvelle assise, celle de l'ouverture postmoderne.

Les dates mentionnées, qui ne coïncident pas tout à fait avec les différentes périodisations de la littérature canadienne-française et québécoise, découpent les étapes qui ont contribué à la modélisation identitaire. Nous pouvons distinguer quatre types de modèles paradigmatiques: proto-national (âge des lumières), national-émancipateur, national-défensif, postnational. Si les modèles identitaires nationaux ont une origine historique, il serait faux d'y réduire l'histoire littéraire, ne serait-ce qu'il s'agit d'abstractions qui, dans les textes concrets, ne se réalisent le plus souvent que de manière incomplète, partielle ou mélangée, « impure », sous forme de tendances qui caractérisent l'agencement énonciatif, narratif et les visions de *soi*, de *l'autre* et du monde incluses dans les oeuvres. Il s'agit, d'autre part, de phénomènes non pas successifs qui resteraient cantonnés à une seule étape de l'évolution historique, mais des facteurs paradigmatiques qui, à la manière des phénomènes de longue durée, peuvent se réactiver à telle ou telle période, en configurations et proportions différentes.

1° **Le modèle proto-national** – terme emprunté, ici à Gérard Bouchard qui parle de « *sentiment proto-national* »¹ – se manifeste moins dans la littérature, non encore développée, que dans certains projets de la société canadienne en formation, à la fin du 18^e et au début du 19^e siècle. Ces projets sont inspirés par l'universalisme et le rationalisme de l'âge des lumières, par les principes de tolérance et de laïcité. Mentionnons les réformes scolaires conçues par William Smith père (1787, 1789) et soutenues par le gouverneur Guy Carleton, mais qui n'ont pas été réalisées. La complexité de la situation de bilinguisme se reflète dans les journaux, bilingues et unilingues, de l'époque – *The Quebec Gazette/La Gazette de Québec* (dès 1774), *La Gazette littéraire* (1778-79) ou *The Montreal Gazette/La Gazette de Montréal* (1785). La question identitaire est présente dans les chansons et poèmes d'occasion, dans les pétitions ou écrits polémiques.² Déterminante semble être l'influence des idées de l'âge des lumières qui inspirent le travail des clubs et loges franc-maçonniques où les élites francophones s'intègrent aux élites britanniques. Certains, comme Fleury Mesplet, Valentin Jautard, Henry-Antoine Mézière, sont représentatifs du lien entre le milieu français, états-unien et canadien.

La notion d'espace public neutre réunissant les anglophones et les francophones réduit la conflictualité. La position subjectale met en avant l'individu qui participe aux activités publiques. Le *je* l'emporte sur le *nous* collectif. La relation à *l'autre* est celle de l'inclusion. Certains éléments de ce modèle identitaire se retrouvent par exemple dans la pièce de Joseph Quesnel *L'Anglomanie ou le Dîner à l'anglaise* (1802), mais on les rencontre également, plus tard, comme éléments constitutifs de la tradition libérale canadienne.

2° **Le modèle national-émancipateur** se forme au fur et à mesure que se développe la vie politique du Bas-Canada. En ce sens le soulèvement des Patriotes en 1837-38 peut être considéré comme le point culminant du projet d'émancipation nationale. Deux facteurs contradictoires semblent déterminer la situation : l'*Acte constitutionnel* de 1791 qui a assuré le cadre institutionnel à l'essor des nouvelles élites francophones, et

1) Bouchard, Gérard. « Populations neuves, cultures fondatrices et conscience nationale en Amérique latine et au Québec ». In Lamonde, Yvan et Bouchard, Gérard (dir.). *La nation dans tous ses États. Le Québec en comparaison*. Montréal, Paris : L'Harmattan, 1997, p. 23.

2) Voir Bernard, Andrès, « D'une mère patrie à la patrie canadienne: archéologie du patriote au XVIII^e siècle ». *Voix et Images*. Vol. XX, année 27, 78, 2001, pp. 474-497.

l'anglicisation progressive, liée en partie à l'immigration. Une conflictualité s'instaure entre la majorité francophone et la minorité anglophone. La création du *Parti canadien* (1805), devenu *Parti patriote* (1826), et la fondation du journal *Le Canadien* (1806) sont, aussi, une réaction au patriotisme britannique du *Quebec Mercury* (1805). La devise que *Le Canadien* a inscrit sous son titre – « *Nos institutions, notre langue et nos lois* » – exprime l'antagonisme : une défense collective devant l'*autre*. Elle concerne, surtout au début, moins la nation que le cadre juridique, objet de controverses parlementaires. Elle sera reprise, après 1840 surtout, par l'historiographie qui en fera un élément fondamental de la construction de l'identité nationale, historique.

Les revendications des Patriotes vis-à-vis de l'administration coloniale britannique s'inspirent du modèle républicain français et états-unien. Elles contiennent les principes de l'État-nation moderne³ : citoyenneté civique, séparation de l'État et de l'Église, démocratie parlementaire, libéralisme. En cela les Patriotes s'inscrivent dans la logique des mouvements révolutionnaires et d'émancipation nationale du 19^e siècle (France, Pologne, Italie, nationalités de l'Empire Autrichien).

La dialectique de la continuité/discontinuité est perceptible par rapport à l'âge des lumières, en particulier en ce qui concerne les principes de l'universalité, de la citoyenneté et de l'espace public. Ainsi, l'universalité fondée sur la raison universelle est remplacée par une universalité « particularisante », celle de la spécificité nationale, fondée sur l'idée du peuple qui se définit par son histoire et sa langue. L'espace public, uniformisant, devient celui de la nation.

Ces changements façonnent le modèle identitaire. En ce qui concerne la position subjectale, une opposition dialectique s'instaure entre l'individu et la collectivité, entre le *je* et le *nous*, de même qu'entre le *je/nous* et l'*autre*, le différent. La relation dominante est toutefois celle de l'inclusion ou celle de la médiation, notamment là où la différence risquerait de rejeter l'*autre* dans la position objectale. Toutefois cette inclusion s'effectue au sein d'un espace, réel ou imaginaire (géographique, politique et historique) homogène, lié au processus de territorialisation. Il s'agit donc d'une inclusion-intégration. Au-delà du territoire national se trouve le domaine de l'*autre étranger* qui occupe la position objectale, celui du *il* ou *eux*. La première moitié du 19^e siècle a aussi défini les topiques dominantes de l'identité nationale, collective, mentionnées ci-dessus.

La période 1760-1840 apparaît déterminante pour la constitution de l'identité canadienne-française. Nous y retrouvons formulées, à différents degrés de conceptualisation, l'inscription dans l'espace canadien et américain et les attitudes d'ouverture et d'antagonisme aussi bien vis-à-vis des anglophones que des États-Unis.

3^o Le modèle national défensif, surtout dans sa variante conservatrice, transforme les éléments constitutifs du modèle émancipateur en accentuant l'exclusion. Dans le contexte canadien, il s'est affirmé, progressivement, après 1840, au moment où les Canadiens-Français se sont retrouvés dans la position d'une minorité qui se savait menacée. Toutefois le *Canada-Uni* (1840) et la *Confédération canadienne* (1867) représentent

3) Cf. Bellavance, Marcel. *Le Québec au siècle des nationalismes (1791-1918)*. Montréal : VLB, 2004. Il s'agit d'une étude comparative qui met en évidence les traits communs du nationalisme et du modernisme au Canada et en Europe. Voir aussi Bouchard, Gérard. *Genèse des nations et cultures du nouveau monde. Essai d'histoire comparée*. Montréal : Boréal, 2001.

non seulement la potentialité d'une menace, mais également la réalité d'un cadre viable, avec un projet national commun des deux *peuples fondateurs* et une grandiose vision continentale (*a mari usque ad mare*). Le jugement négatif que John George Lambton Durham porte sur l'avenir des Canadiens-Français dans son *Report on the Affairs of British North America* (1839), en suggérant leur assimilation progressive, est démenti dans une large mesure par la *praxis* politique.

Si la situation minoritaire, de marginalisation progressive, aggravée par un fort exode en direction des États-Unis, représente une incontournable donnée de base et l'un des déclencheurs, la formulation du modèle national défensif repose sur une argumentation historique. L'enjeu en est l'appropriation du territoire et de l'histoire. L'initiative appartient, ici, aux historiens canadiens-anglais, pro-britanniques, qui proposent une lecture de la Conquête que les Canadiens-Français n'acceptent pas et à laquelle ils réagissent. Le travail le plus significatif de l'historiographie pro-britannique est sans doute celui de William Smith fils *History of Canada from Its First Discovery to the Year 1791* (1815). Inspiré par le libéralisme anglais de l'âge des lumières, il fustige un double mal – la papauté et l'absolutisme – les deux causes majeures de l'échec de la colonisation française en Nouvelle-France. De son point de vue, la Conquête et l'administration britannique représentent un progrès auquel les Canadiens-Français devraient souscrire au lieu de s'attacher aux traditions et au passé entachés d'obscurantisme.

La réponse des Canadiens-Français est formulée, entre autres, par les historiens François-Xavier Garneau (*Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours*, 1845-1852) et Jean-Baptiste-Antoine Ferland (*Cours d'histoire du Canada*, 1861, 1865). Le modèle identitaire défensif met l'accent sur l'image de la collectivité nationale. Cet aspect ressort, notamment, dans la variante conservatrice, plus abrupte, celle de Ferland. Dans la position subjectale l'accent identitaire se déplace vers le *nous*, déterminé comme une collectivité homogène et qui peut frapper d'exclusion les individus qui risqueraient de compromettre cette unité (d'où, en littérature, les personnages de traîtres). Le différent est rejeté. *L'autre* est évacué dans la position objectale, voire il est collectivisé, devient un *eux*, dépourvu de parole, taxé d'ennemi. L'exclusion structure les topiques et leurs valeurs identitaires en dichotomies tranchées (catholique/protestant, campagne/ville, agriculture/industrie, supériorité morale/supériorité matérielle, etc.). Certaines topiques sont survalorisées : ethnicité (origines), histoire, langue, etc. Et cela d'autant plus que l'impossibilité de la territorialisation identitaire (absence de l'État et des structures étatiques) confère une fonction identitaire de substitution à certaines d'entre elles. De ce fait, la territorialisation, si elle est mentionnée, a souvent un caractère « utopique » de « pays incertain », projeté dans le futur ou cantonné dans l'imaginaire.

Le modèle défensif que nous venons de caractériser a aussi sa variante libérale, plus proche de la conception de Garneau : le positionnement est moins tranché, il atténue les mécanismes d'exclusion, introduit la médiation, cherche l'ouverture vers *l'autre*, afin de l'introduire dans la position subjectale, problématise la relation entre le *je* individuel et le *nous* collectif ainsi que certaines des topiques consacrées. En cela il représente un passage vers le modèle émancipateur. Toutefois la conflictualité reste présente. Elle forme la base même de la réflexion de Garneau, inspiré, en particulier, par l'historiographie romantique française. Si Adolphe Thiers lui a donné l'exemple d'une histoire de France conçue comme un antagonisme inter-ethnique et culturel opposant les conquérants francs à la

population d'origine gallo-romaine, Jules Michelet lui a permis de reformuler le passé à la lumière d'un concept démocratique et libéral – le peuple. C'est ce héros collectif qui est le personnage de son histoire et qui l'autorise à opposer à l'image négative que William Smith donne des Canadiens-Français celle d'une nation résistante, travailleuse et qui a longtemps su tenir tête à la supériorité numérique des Anglais, en dépit de la mauvaise administration française. En même temps, il lie l'histoire des Canadiens-Français à l'idée du progrès qui est aussi celle du continent américain. En effet, l'Amérique est une continuation de l'Europe, mais d'une Europe meilleure que n'est l'ancienne. En ce sens, la conception de Garneau est non seulement une défense et une réhabilitation, mais aussi une main tendue en direction des Canadiens-Anglais, une invitation au respect et à la collaboration au sein d'un projet commun, une ouverture sur l'avenir.

Les deux variantes – conservatrice et libérale – constituent les deux pôles structurants du champ axiologique dans lequel s'inscrivent des solutions individuelles, souvent hétéroclites, « impures » et mélangées, avec des conceptions libérales s'imprégnant d'éléments conservateurs et vice versa.

Le modèle national défensif renoue, en continuité, avec les fondements identitaires de la période précédente. La nouveauté en est la place centrale de la collectivité nationale, qu'elle soit identifiée comme peuple, nation, ethnie ou collectivité religieuse, linguistique ou culturelle. La dominance du facteur collectif posera deux problèmes aux élites canadiennes-françaises. Le premier touche le rapport entre l'individu et la collectivité, autrement dit la question de l'individu et de l'individualité et l'image identitaire de *soi*. En principe, l'individualisme est plus proche de la position libérale, alors que les conceptions conservatrices accentuent la collectivité. Or toute généralisation est trompeuse, comme le montre Gérard Bouchard en analysant le libéralisme d'Arthur Buies et le conservatisme de Lionel Groulx.⁴ La question du « service national » et la tension entre l'individualisme et le collectivisme obséderont les intellectuels québécois bien longtemps encore après les succès de la Révolution tranquille, comme le prouve la réaction de Jacques Godbout qui ironise « *le texte national* » écrit « *sur le mur québécois des lamentations* » et qui constate que « *tout jeune écrivain québécois [...] n'échappera pas au chantage du pays* », dans la mesure où « *[le] pays québécois nous fait chanter* ».⁵

Le second problème est celui de la définition du peuple. Quelle population, quelle couche identifier comme tel? Et en vertu de quels critères? La polarisation entre les variantes libérale et conservatrice s'est projetée dans l'image plus ou moins critique ou idéalisée de la vie rurale ou urbaine, du paysage, des types humains. L'une et l'autre approche, toutefois, ont un point commun, à savoir une contradiction, de longue durée, entre la représentation du peuple et la réalité. Tandis que le « peuple canadien-français », comme certaines études historiques et sociologiques l'ont montré, ne se distinguait pas significativement du « peuple canadien-anglais » ou « états-unien » dans son comportement économique et culturel, les élites francophones du Canada le chargeaient d'une image identitaire qui leur permît de marquer la différence par rapport à l'image de

4) Bouchard, Gérard. *La pensée impuissante. Échecs et mythes nationaux canadiens français (1850-1960)*. Montréal: Boréal, 2004.

5) Godbout, Jacques. « Écrire ». In *Le Réformiste. Textes tranquilles*. Montréal: Quinze, 1975. Nous citons d'après le texte publié dans la revue *Europe, revue littéraire mensuelle. Littérature nouvelle du Québec*, mars 1990, p. 115 sq.

l'*autre* en prêtant à leur peuple des caractéristiques abstraites, imaginaires, de manière à accentuer la dissemblance et la spécificité, voire l'unicité, et à justifier leur propre attitude et leur rôle social.⁶

La situation identitaire évolue rapidement suite aux transformations économiques et sociales que le Canada a connues après la crise des années 1930 et la deuxième guerre mondiale, mais qui, au Québec, ne se sont pleinement imposées que durant la Révolution tranquille, à partir de 1960. La Belle province a ainsi, à son tour, mis en oeuvre les principes modernes de la gestion étatique que le Canada fédéral avait commencé à réaliser dès les années 1930. Il peut sembler paradoxal que l'application des mêmes principes ait créé une tension durable entre les autorités fédérales et québécoises. On peut l'expliquer sans doute par la nature même de l'État moderne qui tend à l'uniformisation, l'homogénéisation et la centralisation. Le différend concernait le niveau décisionnaire et la gestion des affaires publiques, autrement dit la souveraineté. Le séparatisme québécois et la modernisation sont en fait deux aspects complémentaires d'un même processus. Les années 1960 marquent l'abandon progressif du modèle identitaire défensif au profit d'une affirmation positive. Plusieurs problèmes, griefs, points litigieux, jusque-là irrésolus ou laissés en suspens, se réactivent. Le modèle national-émancipateur reprend de la vigueur et domine, enrichi des prérogatives de l'autodétermination et de l'éthos que lui prêtent les théories de la décolonisation des années 1950-1960. Mais l'émancipation dynamise également les attitudes civiques libérales dont l'origine remonte à l'âge des lumières et qui caractérisent, notamment, les élites canadiennes-françaises engagées dans la politique fédérale.

La nouvelle situation polarise les comportements identitaires. D'un côté, on constate une exclusion renforcée vis-à-vis des anglophones, des immigrés, mais aussi une autonomisation prononcée face à la France. De l'autre côté, la nouvelle québécité abandonne ses attributs ethniques, religieux et historiques pour s'ouvrir, progressivement, à une identité postmoderne.

4° Le modèle postnational qui caractérise la situation postmoderne coïncide avec l'affaiblissement de l'importance des États-nations et la mondialisation. Si le Québec n'a pas accédé à l'émancipation et à la souveraineté intégrales (aux référendums de 1980 et 1995), il a du moins su affirmer son autonomie et réaliser une part importante de son programme national, notamment en ce qui concerne la position de la langue (Loi 101, de 1977). Les acquis ont partiellement saturé les besoins d'émancipation et ouvert la voie à l'évolution ultérieure. La territorialisation de la québécité a entraîné une redéfinition du paradigme identitaire. D'autre part, les transformations démographiques et le poids de l'immigration accentuent la pluriculturalité qui tourne également au profit des premières nations. Le modèle identitaire postnational est pluriel (quant à ses sources), il est à la fois inclusif et différenciateur, car contraire à l'homogénéisation nationale. À tel point que la notion même de culture et de littérature nationales perdent leurs traits définitoires. La dissolution du national se traduit par la transformation des éléments constitutifs, des relations structurantes et des topiques. Le changement le plus important est sans doute la perte de pertinence de certaines oppositions. Quant à la position subjectale, ce sont les dichotomies *je/nous*, *individu/collectivité*, *je/l'autre* qui,

6) Cf. Bouchard, Gérard. *Genèse des nations et cultures du nouveau monde*, pp. 66 et 103, 120, 136 sqq., 148 sqq.

du point de vue national, collectif, voient leur portée identitaire s'estomper. La relation d'inclusion qui domine change de nature dans la mesure où l'intégration est remplacée par l'hybridation qui se manifeste, aussi, dans les topiques, y compris la territorialisation. La non-hiérarchisation axiologique favorise la juxtaposition des valeurs. Le nouveau *je* qui se cherche en dehors des références nationales, définies en termes du national traditionnel, se retrouve non plus dans ses racines, mais se compose de rhizomes.⁷ Pour ce *je*, l'identité se joue moins dans le rapport à l'*autre*, mais plutôt entre la mêmeté et l'ipséité.

La nouvelle situation culturelle et linguistique entraîne la redéfinition et la mise en question de la notion même de culture et de littérature nationale. Comment, en effet, définir une littérature nationale qui tend à se désister d'un des critères qui jusque-là ont contribué à la délimiter, à savoir la langue. Ainsi la nouvelle *Histoire de la littérature québécoise*, (2007)⁸ laisse prévaloir le critère de territorialité en incluant, au nombre des auteurs québécois, les auteurs montréalais anglophones. La situation postmoderne, du fait de la préférence accordée à la juxtaposition axiologique, introduit un autre rapport à l'histoire, y compris les modèles identitaires, souvent récupérés dans une finalité ironique et ludique liée au recyclage des genres consacrés comme le roman historique, le roman du terroir ou la saga familiale.

Revenons à la modélisation identitaire qui semble se dégager de l'histoire de la littérature canadienne-française et québécoise. Un tableau récapitulatif permet de résumer les points communs et les différences. Signalons que les composantes ne sont pas égales quant à la dynamique fonctionnelle. La nature de la position subjectale semble déterminante dans la mesure où elle active la structuration des topiques et le choix de la relation structurante. Les analyses du chapitre III montreront la fonctionnalité des modèles proposés.

7) Cf. Deleuze, Gilles et Guattari, Félix. *L'anti-Oedipe*. Paris : Éditions de Minuit, 1972; *Mille plateaux*. Paris : Éditions de Minuit, 1980 (1972); *Kafka: pour une littérature mineure*. Paris : Éditions de Minuit, 1975. Plusieurs autres ouvrages s'y rattachent en développant les concepts d'hybridité, interculturalité, multiculturalité. Cf. Glissant, Édouard. *Poétique de la relation*. Paris : Gallimard, 1990; *Traité du tout-monde*. Paris : Gallimard, 1997.

8) Biron, Michel, Dumont, François, Nardout-Lafarge, Élisabeth. *Histoire de la littérature québécoise*. Montréal : Boréal 2007.

MODÈLE	ÉLÉMENTS CONSTITUTIFS				RELATIONS STRUCTURANTES	FACTEUR COMPLÉMENTAIRE
	Anthropos		Cosmos	Logos		
formation	position subjective	position objectale	topiques identitaires (nationales)	langage (statut)	relation dominante	territorialisation
proto-national 1760-1800	ouverte non-opposition je-privé/nous-public	ouverte altérité tolérée	non-marquées	universalité	inclusion	non-marquée réelle
national émancipateur 1800-1840	ouverte opposition je/ nous (collectivité) nous éclaté	ouverte altérité acceptée	marquées	universalité particularisante	inclusion de la diversité médiation	marquée réelle spécificité nationale affirmée
national défensif conservateur après 1840	fermée nous collectif compact	fermée altérité rejetée	marquées structuration en dichotomies tranchées	particularité collective	exclusion	marquée irréelle « pays incertain » pays utopique, rêvé
national défensif libéral après 1840	fermée (atténuée) opposition je/ nous (collectivité) nous éclaté	fermée (atténuée) altérité rejetée	marquée dichotomies atténuées	particularité collective	exclusion médiation	marquée irréelle « pays incertain » pays utopique, rêvé
postnational après 1980	ouverte je pluriel mêmeté/ipsité	ouverte altérité acceptée	non-pertinentes	particularité individuelle	inclusion (hybridation, juxtaposition)	non pertinente

II.1.1 Littérature nationale et langue nationale dans le contexte canadien-français

La période romantique qui a vu s'élaborer et se réaliser l'idée de l'État-nation en a influencé certains aspects en accentuant, notamment, la nécessité d'une littérature nationale et d'une langue nationale qui devenaient ainsi – au même titre que la justification historique de la nation – les points névralgiques de l'identité nationale. D'où la blessure profonde causée par le jugement de Durham qui a qualifié les Canadiens-Français de « *peuple sans histoire et sans littérature* ». ⁹ La constitution de la littérature nationale et la création des institutions culturelles deviennent une nécessité identitaire et cela d'autant plus que l'absence d'institutions étatiques propres et auxquelles les Canadiens-Français, minoritaires, pourraient pleinement s'identifier grève la littérature et la culture d'une surcharge identitaire extra-littéraire et extra-culturelle, c'est-à-dire politique.

La littérature nationale se définit comme l'ensemble de textes référentiels, représentatifs des valeurs nationales. Deux aspects s'y rejoignent – le canon et l'axiologie. La base du canon canadien-français a été constituée par James Huston, éditeur du *Répertoire national* (1848-1850). Ce noyau a été par la suite enrichi, transformé, complété au fur et à mesure de la production littéraire, y compris les grands classiques du 20^e siècle. L'axiologie – si nous laissons à part le domaine esthétique – s'inscrit dans la vie littéraire de plusieurs façons. Un des liens les plus évidents entre la littérature et l'identité se manifeste à travers les termes par lesquels la littérature elle-même se désigne. On voit ainsi la littérature canadienne (jusqu'à la moitié du 19^e siècle) devenir canadienne-française (jusqu'aux années 1960) et celle-ci se scinder en québécoise, qui constitue le noyau, et en littératures périphériques – acadienne, franco-ontarienne, manitobaine.

Une autre opération axiologique importante est la définition même des valeurs nationales. Comme dans le domaine identitaire – et de manière analogue au rapport entre le *soi* et l'*autre* – nous voyons s'y appliquer la dichotomie ouverture/fermeture. En effet, il s'agit de définir, d'une part, la spécificité nationale pour délimiter, au sein des valeurs universelles, la littérature et la culture nationales en les opposant aux autres littératures et cultures. D'autre part, il faut préserver un degré de « lisibilité » et de compréhension, afin que le national puisse s'inscrire dans l'universel et prétendre à la reconnaissance par l'*autre*.

Qui est l'*autre* dans le cas de la littérature canadienne-française? Il est nécessaire de distinguer plusieurs altérités de nature qualitative différente, dont deux dominent. L'impulsion première est sans doute la présence de l'Anglais et du Canadien-Anglais. Cette *causa prima* se situe en dehors du littéraire. C'est pourquoi elle n'est pas toujours explicitée dans le discours littéraire si ce n'est dans les périodes cruciales, souvent en rapport avec la question linguistique, comme durant la Révolution tranquille. ¹⁰ S'y ajoute une autre altérité, celle que représente la culture française et le français de France. C'est entre ces deux altérités qu'évolue, principalement, le positionnement canadien-français.

9) Cité d'après la traduction française Durham, John George Lambton. *Le Rapport Durham*. Montréal : Éditions de l'Hexagone, 1989, p. 237 : « On ne peut guère concevoir de nationalité plus dépourvue de tout ce qui peut vivifier et élever un peuple que celle des descendants des Français dans le Bas-Canada, du fait qu'ils ont conservé leur langue et leurs coutumes particulières. C'est un peuple sans histoire et sans littérature. »

10) La présence explicite du Canadien-Anglais caractérise plusieurs textes engagés de la Révolution tranquille : Michèle Lalonde, *Speak white* (1974); Robert Gurik, *Hamlet, prince du Québec* (1968); Françoise Loranger, *Médium saignant* (1970), etc.

La présence de l'Anglais et du Canadien-Anglais, à laquelle les Canadiens-Français se sont vus obligés d'opposer leur francité, est aussi à l'origine du dynamisme différenciateur à la fois intra- et extra-littéraire qui investit la langue. Le poids du choix de la langue pèse sur la littérature. Or cette langue est à l'origine celle d'un *autre* – le Français. C'est là qu'intervient la question de la légitimité et de l'appropriation. Témoin Gaston Miron : « *La langue, ici, n'a jamais été un donné, c'est-à-dire une institution à partir de laquelle on commence, mais elle est une institution à laquelle il faut arriver. C'est tuant.* »¹¹ Lise Gauvin parle de « *surconscience linguistique* ». ¹² Le problème concerne la norme, plus précisément les différences entre l'usage canadien et la norme hexagonale, européenne, dictée par les institutions françaises. Là aussi la dichotomie ouverture/fermeture intervient. Alors que le choix de la norme française empêche d'exprimer la canadienité ou la québécoisité, l'option canadienne mène à la méconnaissance et à l'isolement. La conflictualité entre la norme française et l'usage canadien-français a généré non seulement le complexe d'infériorité et le purisme masochiste dont sont imprégnées de nombreuses rubriques de la presse du 19^e et du 20^e siècles,¹³ mais elle a suscité aussi la défense de la langue canadienne-française et son illustration dans les glossaires, dictionnaires et études.¹⁴

La période de la Révolution tranquille a intensifié la tension, ressentie par les Québécois, entre la norme parisienne et leur usage. Si certaines personnalités influentes, tel Hubert Aquin, accordent leur préférence à l'universalité (française), d'autres visent l'affirmation de la spécificité. Les intellectuels groupés autour de la revue *Parti pris* (1963-1968) s'engagent à promouvoir le *joual*, dans lequel ils voient (en accord avec les théories de la décolonisation) une correspondance identitaire entre la situation linguistique et la situation économique, sociale et politique des Canadiens-Français : l'aliénation de la langue (son anglicisation et américanisation) reflétant la condition du peuple colonisé – celle des « *nègres blancs d'Amérique* ». ¹⁵ Le *joual*, illustré par plusieurs auteurs significatifs (Jacques Renaud, Victor-Lévy Beaulieu, Michel Tremblay), est devenu une des marques identitaires de la québécoisité au même titre que la langue des personnages d'Antonine Maillet l'est de l'acadianité. Toutefois une solution de compromis a été apportée par l'Office de la langue française, fondé par le gouvernement québécois en 1961. La redéfinition du rapport entre la norme française et canadienne est incluse dans le terme de *français international* qui permet de définir l'usage canadien comme une des variantes légitimes d'un cadre francophone général et de le situer au même niveau que le français de France, de Belgique, de Suisse ou d'ailleurs. C'est le signe évident d'une émancipation linguistique par laquelle le français du Canada entend se dégager de sa

11) Miron, Gaston. « Chus tanné ». In *L'Avenir du français au Québec*. Montréal : Québec/Amérique, 1987, p. 178.

12) Gauvin, Lise. *L'écrivain francophone à la croisée des langues*. Paris : Karthala, 1997; *Langagement. L'écrivain et la langue au Québec*. Montréal : Boréal, 2000.

13) Michel Plourde (*Le Français au Québec*. Québec : Fides, 2003, p. 200) dénombre 64 rubriques de la presse canadienne-française aux titres éloquentes : *Corrigeons-nous, Épurons notre langue, Dites en bon français, Parlons mieux, Sauvegardons notre langue, La langue de nos pères, Le terroir*, etc. L'usage canadien-français est taxé de *désarticulé, informe, boiteux, anémique, corrompu, abâtardi, gangrené*, il est désigné comme *patois, jargon, baragouin, canayen, petit nègre, iroquois*.

14) Par exemple Oscar Dunn, *Glossaire franco-canadien, et vocabulaire de locutions vicieuses usitées au Canada*, (1880); Sylva Clapin, *Dictionnaire canadien-français* (1894). La Société du parler français au Canada, fondée en 1902, est à l'origine des travaux sur le *Glossaire du parler français au Canada* (1930).

15) Nous empruntons le titre de l'essai de Pierre Vallières *Nègres blancs d'Amérique* (1968).

situation périphérique. Même si le processus est loin encore de l'aboutissement désiré et que les polémiques trahissent bien des incertitudes, la direction est donnée. La nouvelle légitimité se fonde sur une nouvelle conception de la norme – non plus monocentrique, mais polycentrique : vu du Canada, le français international aurait plusieurs centres dont le Québec. L'équilibre entre l'universalité et la spécificité, entre l'affirmation de *soi* et l'ouverture à l'*autre*, s'est vu renforcé par les lois linguistiques, en particulier par les effets durables de la Loi 101 (1977). Ainsi ont été créées les conditions favorables à l'intégration de la littérature « immigrée » et « migrante ».

La littérature a traversé un processus analogue à celui du statut de la langue. Mentionnons une des autorités de la critique littéraire Camille Roy et sa conférence *La Nationalisation de la littérature canadienne*, prononcée le 5 décembre 1904, devant l'assemblée de la Société du parler français au Canada à l'université Laval. Camille Roy y refuse le statut de « *littérature coloniale* » en visant la culture française, surtout « *la littérature française contemporaine* » en laquelle il voit « *notre plus grande ennemie* ». Le programme d'émancipation qu'il propose doit préférer « *le génie national* », « *traiter des sujets canadiens, et les traiter d'une façon canadienne* », affirmer l'américanité des Canadiens-Français.¹⁶

La volonté d'émancipation et la quête de la centralité par la voie de la différenciation et de la spécificité se heurtent non seulement à l'exigence de l'universel (que Camille Roy n'oublie pas), mais surtout à la situation périphérique de la littérature canadienne-française qui doit « rattraper son retard », courir après le modernisme. Or les courants et mouvements modernes, d'avant-garde, sont alors surtout français, parisiens. À un autre niveau, celui des normes littéraires, se reproduit donc la même conflictualité qui caractérisait, à l'époque, la problématique linguistique. La situation change à partir des années 1930 qui voient s'accroître la tendance à l'autonomisation. Le processus culmine pendant la Révolution tranquille qui contribue à faire pencher la balance au profit de la littérature québécoise, forte alors de ses nouveaux classiques (Hector de Saint-Denys Garneau, Alain Grandbois, Gabrielle Roy, Jacques Ferron, Hubert Aquin, Gaston Miron, etc.) que rejoignent, revalorisés, les auteurs du siècle précédent (Philippe Aubert de Gaspé fils, Laure Conan, Louis-Honoré Fréchette, etc.). La forme moderne du canon littéraire se constitue.

La situation évolue encore, et rapidement, du fait de l'intégration des auteurs immigrés, néoquébécois, qui mettent en question sinon la notion, du moins le contenu du terme de littérature nationale. Le processus et la présence des auteurs venus d'ailleurs sont antérieurs à la prise de conscience du fait même. Les discussions suivent la publication du roman de Régine Robin *La Québécoise* (1983) où l'auteure laisse entendre les difficultés à exprimer sa « *parole migrante* » en milieu québécois.¹⁷ En 1983 Fulvio Caccia, un Italo-Québécois, fonde la revue trilingue *Vice versa* (1983-1996), dans laquelle Robert Berrouët-Oriol, originaire de Haïti, publie son analyse de la situation – « Effet d'exil ». Le terme qu'il utilise – « *écritures migrantes* »¹⁸ – désigne les textes des auteurs immigrés

16) Roy, Camille. « La Nationalisation de littérature canadienne ». In *Bulletin du parler français*, vol. 3, 4, décembre 1904, pp. 116-123, et vol. 5, janvier 1905, pp. 133-144. Cité d'après Marcotte, Gilles (dir.). *Anthologie de la littérature québécoise*, tome II. Montréal : Hexagone, 1994, pp. 64-78.

17) Robin, Régine. *La Québécoise*. Montréal : Typo, 1983, pp. 197-198.

18) Berrouët-Oriol, Robert. « Effet d'exil ». *Vice versa*, 17, décembre 1986-janvier 1987, pp. 20-21. Gilles Dupuis rattache l'expression « écritures migrantes » à Émile Ollivier, originaire de Haïti comme Robert Berrouët-Oriol. Voir Dupuis, Gilles. « Redessiner la cartographie des écritures migrantes », *Globe*, 10, 1, 2007, p. 139.

qui ont trouvé au Canada et au Québec leur nouvelle patrie et qui contribuent à l'enrichissement de sa culture. Quant au rapport entre l'identité et l'altérité, il s'agit, dans un premier temps, d'une délimitation entre la littérature nationale-québécoise qui représenterait le noyau identitaire, et une littérature autre, mais à laquelle la porte est ouverte car elle est censée constituer un apport qualitatif appréciable. Or, cet apport qualitatif et quantitatif a bientôt transformé les données : les auteurs immigrés pénètrent dans le noyau du canon national si bien qu'en l'espace de deux décennies la distinction entre la littérature « d'ici » et « d'ailleurs », voire nationale et étrangère, perd en pertinence. Le terme même d'écriture migrante acquiert un sens différent pour désigner l'identité individuelle, mouvante, rhizomatique, de l'écrivain postmoderne. Ce changement concerne également la dichotomie identité/altérité.

En fait, trois sources de l'altérité se montrent déterminants pour la constitution et l'évolution de la littérature canadienne-française et québécoise : l'altérité représentée par la sphère anglophone, par la France et par les cultures francophones. Dans les trois cas, on peut constater une évolution : la dominance historique de l'exclusion s'estompe, durant les trois dernières décennies, au profit des tendances inclusives.

II.1.2 La dépériphérisation du point de vue canadien-français

La situation linguistique et l'institution de la littérature nationale canadienne-française, en plus de la problématique identitaire, et conjointement avec elle, impliquent celle du rapport entre le centre et la périphérie. En simplifiant, on pourrait schématiser l'évolution de la littérature canadienne-française comme une dépériphérisation progressive, une émancipation aboutissant à une centralité propre.

La position centrale ou périphérique d'une culture influence, entre autres, le déroulement et la qualité des processus identitaires. En effet, le centre et la périphérie sont différemment structurés, se distinguent par le degré de saturation du champ littéraire. La périphérie subit l'influence d'un ou plusieurs centres qui en polarisent la structuration, dynamisent certaines composantes au détriment d'autres, créent des discordances et tensions.¹⁹

Les différences entre le centre et la périphérie peuvent être caractérisées à l'aide de plusieurs dichotomies : compacité/non-compacité, stabilité/instabilité, continuité/discontinuité, avance/retard, autosuffisance/insuffisance, originalité/imitation, (prépondérance de la) production/ réception, supériorité/(complexe d')infériorité, autorité/absence d'autorité en matière de la légitimation des valeurs.

Le centre et la périphérie divergent également quant à la structuration et la saturation du champ axiologique. Le centre, caractérisé par une saturation et une concentration élevées, tend à une hiérarchisation prononcée, verticale, des valeurs. Par contre la périphérie, étant moins saturée, se prête à une disposition des valeurs horizontale, en juxtaposition, sans hiérarchisation nécessaire, ce qui accentue l'hybridation, l'intégration des

19) L'analyse de la tension entre la périphérie le centre dans les littératures francophones figure dans l'ouvrage de Gyurcsik, Margareta. *La neige, la même et autre. Essai sur le roman québécois contemporain*. Timișoara : Editura Universității de Vest, 2004, chapitre «Modernité est postmodernité francophones », p. 17 sqq.

valeurs, le mélange des discours. Cette brève et sommaire caractéristique synchronique nécessite d'être complétée par un regard diachronique. Car le rapport entre le centre et la périphérie peut évoluer, se transformer en fonction des facteurs tant intrinsèques qu'externes. Ainsi, à la différence du modernisme, le postmodernisme favorise, de façon générale, la déconcentration et la tendance à une structuration rhizomatique des valeurs et de leurs ressources. Même si l'interaction entre le centre et la périphérie reste préservée, elle est néanmoins affaiblie. Ainsi sont légitimées et valorisées plus facilement les éléments périphériques, y compris les valeurs esthétiques. La dépériphérisation de l'espace culturel canadien doit être envisagée comme partie intégrante de cette évolution. Plusieurs avantages de la situation périphérique ont ainsi pu être rentabilisés. La force de la périphérie s'amplifie, en particulier, au moment de la dépériphérisation : la périphérie recherche et absorbe les valeurs venant de l'extérieur, se les approprie en les transformant en valeurs non plus locales, mais universelles. La position limitrophe permet de mettre à profit les influences venant de plusieurs centres, pour les détourner, changer, voire neutraliser en les combinant. La littérature canadienne-française et québécoise en est un bon exemple. L'attraction de Paris ou celle de New York s'y équilibrent et s'intègrent au profit d'une centralité, certes relative et de moindre importance, mais autonome dans sa gestion et ses valeurs propres. La politique linguistique protectionniste, dirigée contre l'acculturation anglophone, ne contrarie par l'ouverture américaine. De ville marginale du continent américain, Montréal est devenu un centre qui attire les écrivains et les artistes du monde francophone, et au-delà.

La dépériphérisation canadienne-française est particulière par sa complexité, car sa situation périphérique se définissait, aux 19^e et 20^e siècles, par des rapports diversifiés avec plusieurs centres : le Vatican pour la religion, Londres et Ottawa pour la politique, la Grande-Bretagne, le Canada anglophone et les États-Unis pour l'économie, Paris pour la culture, la littérature, la langue. L'émancipation vis-à-vis de la France, comme il été indiqué, a fortement contribué à la constitution de la littérature nationale. Or, sur un point encore, la présence virtuelle de la France s'est montrée importante. En effet, la décision d'opposer à la majorité anglophone la francité des Canadiens-Français, a scindé la culture canadienne-française en celle des élites et la culture populaire. Alors que la culture populaire évoluait dans le sens d'une américanité démocratique, commune à l'expérience du Canada anglophone et des États-Unis, les élites, se réclamant de leur francité devaient, à long terme, résoudre deux contradictions provoquées par leur choix : celle d'abord entre la canadienité et l'attachement à la France, contradiction souvent assortie du sentiment d'inauthenticité et du complexe d'infériorité, celle aussi de la relation au peuple en lequel les élites projetaient leur idéal sans pouvoir s'identifier à l'américanité populaire. D'où deux tenaces opposées : l'idéalisation du peuple, du monde rural ou au contraire une attitude hypercritique. La situation périphérique et minoritaire compliquait l'imaginaire identitaire, intervenait dans les procédés d'inclusion et d'exclusion. Il est évident que la dépériphérisation n'a pas pu s'accomplir sans la réévaluation de la culture populaire et son insertion dans la culture des élites. Ni non plus, d'ailleurs, sans l'intégration de l'anglicité et de l'américanité.²⁰

20) Bouchard, Gérard. *Genèse des nations et cultures du nouveau monde. Essai d'histoire comparée*. Montréal : Boréal, 2001, p. 173.

II.2 The Constitution and Institutionalization of Canadian National Literature From the English-Canadian Perspective

(Klára Kolinská)

One of the critical aspirations of the so-called postcolonial societies in the internally diverse contemporary world is the constitution of sufficiently evidential national and cultural identity, which would unambiguously distinguish the new society from its colonial mother country. During this process, literature often plays a crucial role, since the written word has traditionally been considered as the most authoritative means of dissemination of the basic cultural concepts.

In this context, Canada represents an intriguing, and in a sense a unique example; leaving aside the prehistoric period of its cultural development, Canada has historically been formed as a colonial state unit, and, even though today it is one of the richest and economically most successful countries in the world, qualified by the UNESCO parameters as the best country for life, on cultural and spiritual levels it has largely maintained its colonial character. The colonial heritage, imported into the “New World” by the envoys of both the European mother countries, has since the beginning found representation in both the subject matter and the form of Canadian literature, until the beginning of the twentieth century hardly identifiable as “national,” and the “colonial mentality” of the country had been the cause of lamentations by Anglo-Canadian intellectuals until very recently.

English-Canadian literature has thus for a very long time remained a mere New-World offshoot of the British culture; the term *Canadian* (*Canadien*, see above p. 3) had, until the nineteenth century, referred to the francophone inhabitants of Quebec, whereas the population of the Anglophone parts of Canada were, by their national belonging, “subjects of the British empire.” Nevertheless, due to their preponderance over the francophone Canadians, in the historical continuum it was the Anglophone provinces that were the vehicle of the integrating social forces, and it was within them where the elements of the commonly shared Canadian identity were gradually formed. Such identity defines itself far less towards the francophone culture of Quebec than vice versa, and far more in its relation to its mother country on the one hand, and towards the neighbouring United States on the other.

Interestingly, and somewhat symptomatically, the most conspicuous, and the most explicitly expressed loyalty towards the British empire, which until the twentieth century represented the strongest link holding the British North America together, arrived onto the territory of today’s Canada precisely from the newly born United States, with those among the colonists who strove to preserve the bonds with Britain and refused the demand of independence for the colonies, formulated by their more famous countrymen. For these political and social forces, *the United Empire Loyalists*, the immigration to Canada was a gesture of desire to maintain the esprit de corps of the empire, and its historical and cultural values.

These events, however, had been preceded by a long historical development, which, in its consequences, established the Canadian national identity as unique, if, compared

to the traditions of European nations, rather heterogenous, imperspicuous, and difficult to define. In contrast to most of the former colonial countries all over the world, which defined their nationality on the basis of their resistance against the central world empires, the historical development of Canada has generally been free from conflict and fundamental controversies, and the official factual self-government was achieved in Canada after mere hundred years of colonial rule.

Both Britain and France had, to be sure, their colonies in North America since the seventeenth century; nonetheless, in the year 1763 the French colony of Quebec, then known as the New France, fell into the British hands, after the – for the British – glorious victory of General Wolfe on the Plains of Abraham²¹. The year meant the end of the Seven Years' War, during which the complex struggle for power in Europe was gradually transferred into the New World, and new foundations were laid for the future settlement of the affairs in the colonies. After the victory of the rebellious American colonies, and the declaration of independence of the United States of America, a somewhat unstable state unit, named the British North America, was formed, the foundations of which were established by the largest and richest provinces, Ontario and Quebec, symbolizing the cultural and linguistic double-facetedness of Canada that has, since then, remained its constitutive element and distinctive feature. By the Series of the *British North America Acts*, the first of which was passed in 1867, the British colonies were renamed as Canada, even though its territory comprised a much smaller area than the one on which Canada is marked on contemporary maps. Its components, according to the act of 1867, were roughly the areas of today's Ontario, Quebec, Nova Scotia and New Brunswick. The next province to join the new dominion was Manitoba; its entry meant the historic opening of the route to the West, and to the gradual devolvement of the whole northern part of North America under the British rule. British Columbia joined the confederation as the next one, in 1871, after being granted the promise by the federal government of the completion of the project of the transcontinental railway as far as to the Pacific Ocean. The railway thus symbolically connected not only the continent as a whole, but likewise the newly formed and defined young nation. Prince Edward Island, on the Atlantic side of the continent, became the seventh province of Canada a year later, in 1872; the remaining Western provinces, Alberta and Saskatchewan, did not join until the beginning of the twentieth century, in 1905, and, finally, the island of Newfoundland was to become the last Canadian province to join; this did not happen until after World War 2, in 1949.

The historical overview provided above indicates that the English-Canadian national identity, and thus its patterns, evolved slowly and gradually, and the process is far from complete even today. The fact that, in contrast to the francophone province of Quebec, not only linguistically and ethnically distant, but also apparently surrounded by the foreign Anglophone element, the English provinces have never dealt with such an urgent need to delimitate themselves against an explicit outside pressure, be it adverse or not, results in the realization that the Anglophone national identity is defined relatively ambiguously and

21) The biblical-sounding toponym is of a completely non-biblical origin. It referred to a lot of pasture land owned by a colonist Abraham Martin, who had settled in Quebec in 1620. The non-French origins, or, to say the least, non-French contacts of the Martin family are evidenced by the fact that Abraham Martin was known in Quebec as „the Scot“ (“L'Écossais“), and his wife Marguerite's surname was Langlois (“English“). See Blair, Louise. *Les Anglos: La face cachée de Québec*, volume I. Montréal : Sylvain Harvey, 2005, p. 15.

indistinctly. The situation is aided by the fact of the English language as such, it being a mother tongue and official language of several other countries; this supports the perception and assumption of similarities, rather than constitutive differences.

The formation of identity patterns was influenced by the concurrence of historical developments and cultural givens, including the language ones. The Anglo-Canadian literature and culture is marked by the absence of the Enlightenment model, since the problem of different identity was not even addressed during that period. At best, one can note indications of the proto-national model in certain reflections of the experienced difference. Considering the majority position of the English Canadians, who typically viewed themselves primarily as subjects of the British Empire, one cannot speak of the national defense model either. The identity issues are only reflected as late as in the national emancipation model, which, however, comes to the fore only during times of direct political demand, while literature itself is influenced by it very little, and always only temporarily. The current situation in culture and literature is characterized by the postmodern non-national model, known also from some European countries, which promotes multi-vocality, cultural diversity, and variety of sources and inspirations, and at the same time subdues the centralizing tendencies.

II.2.1 The Question of National Literature In the English-Canadian Context

The first texts of Canadian, and specifically English-Canadian literature, were Canadian only by virtue of their subject matter, namely by their geographic localization. They included travelers' accounts, diaries, and letters written by the European explorers and settlers, that described the overwhelming, and often unwelcome experience with the space of the new country and its secrets. The primary ambition of these texts was the realization of their more or less documentary value; in some cases, however, the intensity of the newly acquired experience of discovery or immigration made possible the evolvment of their potential narrative, as well as simply artistic, components. The so-called *exploration narratives* thus became the foundations for the future Canadian prose fiction – that, however, was written by authors whose connection to Canada during the period involved only – often temporary – place of residence. Archibald MacMechan, the author of one of the first book-length studies of Canadian literature, discussed the case of Susanna Moodie, the best-known Canadian female author of the nineteenth century, and upon her case he adamantly delimited the pre-confederation Canadian writers – writers in Canada, to be precise – a place of mere visitors upon the yet to be conquered cultural field:

Even when they write upon local themes, even when their work takes color from the local life and local scenery, these denizens cannot be classified as Canadian writers. Mrs. Moodie's is a typical case. Her *Roughing It in the Bush* is a classic; and yet the author owes nothing to Canada but the hard experience of which she made her book.²²

22) MacMechan, Archibald. *Headwaters of Canadian Literature*. Toronto, McClelland & Stewart 1924, 1974, p. 100.

In her deeply personalized literary confession Mrs. Moodie (1803-1885) not only expressed the powerful impression caused in her by the sublimity of the Canadian landscape, and her strong relationship to her new home, but formulated also the vision of the promising future of Canada, and the conditions for its fulfillment:

Canadians! – as long as you remain true to yourselves and her, what foreign invader could ever dare to plant a hostile flag upon that rock-defended height, or set his foot upon a fortress rendered impregnable by the hand of Nature? United in friendship, loyalty, and love, what wonders may you not achieve? To what an enormous altitude of wealth and importance may you not arrive? Look at the St. Lawrence, that king of streams, that great artery flowing from the heart of the world, through the length and breadth of the land, carrying wealth and fertility in its course, and transporting from town to town along its beautiful shores the riches and produce of a thousand distant climes. What elements of future greatness and prosperity encircle you on every side! Never yield up these solid advantages to become an humble dependent on the great republic – wait patiently, loyally, lovingly, upon the illustrious parent from whom you sprang, and by whom you have been fostered into life and political importance; in the fullness of time she will proclaim your childhood past, and bid you stand up in your own strength, a free Canadian people!²³

MacMechan explains the causes, as well as the consequences of the progressive literary immigration of the European authors to the New World as follows:

Their education was complete before they came to Canada; they were formed by alien influences; their first and fondest natural allegiance is to their home land; and their hearts are always turning fondly back to the cottage, the shieling, the cabin beyond the sea. Their work, also, has exerted little or no influence upon the thought or life of Canada.²⁴

A symptomatic such text of the early literature about Canada is the novel *The History of Emily Montague*, written by Frances Brooke (1724-1789), which is considered to stand for the first Canadian, and frequently likewise the first North American novel as such (it was first published in London in 1769). Brooke's novel is an elaborate epistolary romance that bespeaks the immediate influence of Samuel Richardson, and represents the first fully literary account of viewing the North American milieu with European eyes. (It is, in this context, of note that it is an account written by a sensitive and cultivated hand of a European woman, whose perspective adds to the sketchy Canadian story its specificity and a substantial deal of peculiar humor).

The History of Emily Montague includes, likewise, the first literary account of the experience of the encounter between the European settlers and the Aboriginal peoples of the New World; its rhetoric stems from the author's knowledge of the Rousseauian ideal of the Noble Savage, while at the same time betraying her sympathy with, and respect for the natural dignity, intelligence, and ability of the Indians, whom her characters meet

23) Susanna Moodie, *Roughing it in the Bush*, <http://digital.library.upenn.edu/women/moodie/roughing/roughing.html#I-02>

24) MacMechan, *Headwaters of Canadian Literature*. pp. 100-101.

with exemplary unbiased interest. The description of the social structures of the Indian communities in the eighteenth century anticipates much that was not realized in practice until two centuries later:

Other nations talk of liberty, they possess it; nothing can be more astonishing than to see a little village of about thirty or forty families, the small remains of the Hurons, almost exterminated by long and continual war with the Iroquoise, preserve their independence in the midst of an European colony consisting of seventy thousand inhabitants; and they assert and they maintain that independence with a spirit truly noble. One of our company having said something which an Indian understood as a supposition that they had been *subjects* of France, his eyes struck fire, he stop'd him abruptly, contrary to their respectful and sensible custom of never interrupting the person who speaks. 'You mistake, brother,' said he; 'we are subject to no prince; a savage is free all over the world.' And he spoke only truth; ... a savage knows no superior, a circumstance which has a striking effect on his behaviour; unawed by rank or riches, he would enter as unconcerned, would possess all his powers as freely as in the palace of an oriental monarch, as in the cottage of the meanest peasant; 'tis his equal he respects, without regarding the gaudy trappings, the accidental advantages to which polished nations pay homage.²⁵

The first Canada-born author whose fame not only reached beyond the Canadian borders, but who was, toward the end of his life, atypically even more famous in the Old Country than in the new colony, was the Nova Scotia judge and conservative politician Thomas Chandler Haliburton (1796-1865). Haliburton published several collections of social-political commentaries written in the genre of so-called sketches, which were later to become one of the characteristic genres of Canadian fiction. Their central character is a Yankee pedlar Sam Slick, who voices fitting, apt, and often merciless judgments of the genial Nova Scotians, and of the future prospects of their colony. Haliburton's humoristic style is nourished by the British Dickensian tradition (the main hero's commented travels remind, particularly, of *The Pickwick Papers*), but is distinctly more matter-of-fact and realistic, and includes elements of the newly born social satire, by which it betokens the most famous Canadian humorist Stephen Leacock (who was, unsurprisingly, a great admirer of Dickens' work). Haliburton thus applies the method of confronting his object of interest with the perspective from outside – particularly, from the obviously “more progressive America” – and grafts his approach upon the tradition of British realistic fiction. Herewith he contributes to the laying of the foundations of independent Canadian literary history.

Nonetheless, it was not until the official establishment of the Canadian confederation in 1867 that the era of the colonial settler culture came – at least outwardly – to its end, and the period of constructing a modern state, if politically belonging to the British throne, began. MacMechan notes that: “Only after Confederation are the writers of Ontario distinctively Canadian,” and describes the social atmosphere of the most important Anglophone province of the end of the nineteenth century:

25) Brooke, Frances. *The History of Emily Montague*, in Brown, Russell, Donna Bennett & Nathalie Cooke (eds.). *An Anthology of Canadian Literature in English*. Don Mills, Ontario: Oxford University Press, 1990, p. 5.

Ontario is a homogenous English province side by side with a homogenous French province. Its rapid material development soon gave it the leadership of the new Dominion; and it became the home, the centre, the fertile breeding-ground of the new national sentiment. In the provincial capital, one may see on the nation's birthday, a hundred thousand people wearing the green maple leaf, the national emblem, in spontaneous festival.²⁶

The first explicit political expression of that “new national sentiment” was the *Canada First* movement, founded in Ottawa in 1868 by a group of enthusiastic young patriots, whose objective was to support the emerging national identity, and to create out of it a legitimate political program. Among its founding members were some outstanding writers, such as Charles Mair (1838-1927), who strove to create the Canadian national literature upon the field of drama. His most important work was the tragedy *Tecumseh*, published in Toronto in 1886; in it Mair paid homage to one of the key figures of Canadian early history, the leader of the Indian allies fighting on the side of the British in the British-American war of 1812-1814. The tone of Mair's foreword to *Tecumseh* was distinctly in line with the national emancipation efforts of the time:

Our romantic Canadian story is a mine of character and incident for the poet and novelist, framed, too, in a matchless environment; and the Canadian author who seeks inspiration there is helping to create for a young people that decisive test of its intellectual faculties, an original and distinctive literature – a literature liberal in its range, but, in its highest forms, springing in a large measure from the soil, and ‘tasting of the wood.’²⁷

Several years after their establishment the members of the *Canada First* movement founded the *North-West Emigration Aid Society*; and in 1874, after having moved their headquarters to Toronto, they started a weekly journal with the symptomatic title *Nation*, and entered the federal political scene as the *Canadian National Association*. Even though the political influence of the movement did not last long, it had a significant historical importance as a platform for the formulation of the ideal of the Canadian national identity. The fact remains, however, that in spite of the explicit sympathy that Charles Mair expressed for the Indian chief Tecumseh in his best-known tragedy, the movement was tainted by all the ideological shortcomings of excessive nationalism: the movement viewed the French Canadians as an unwelcome obstacle to progress and to the desired expansion of the British dominion all over the North American continent, and it considered its greatest achievement the turning of the majority of mostly protestant inhabitants of Ontario against Louis Riel, leader of the resistance movement of the Indian and Métis people in the Red River area in today's Manitoba; this episode became a key milestone in the process of creating Canada in its modern form.

The years after the foundation of the confederation were marked by a rapid development of journalism and literary activity, namely in the genre of poetry, which enjoys the advantage of being able to most readily respond to social change. Only little of this nationally revivalist production survived into the twentieth century, though; its majority

26) MacMechan. *Headwaters of Canadian Literature*. pp. 98-99.

27) Mair, Charles. *Tecumseh: A Drama*. Toronto: University of Toronto Press, 1974, p. 3.

represented merely the indispensable, but qualitatively insignificant milieu for the later artistic achievements of modernist poetry. Every effort, however, was appreciated by critics as a noteworthy contribution to Canadian national literature:

The writing of verse ranks almost as a national amusement like showshoeing or tobogganing; and each volume is to be regarded as a letter of recommendation for the writer; for, whatever his success, his aim has been high, and his ambition worthy.²⁸

The social process leading towards national self-awareness, which culminated in the foundation of the Canadian confederation, resulted, against many odds, in the formation of the historically first consequential school of Canadian poetry, referred to as the school of the Confederation Poets. Among this group of “the first really good poets writing in the recently formed Dominion of Canada”²⁹ critics usually include Charles G.D. Roberts (1860-1943), Archibald Lampman (1861-1899), Duncan Campbell Scott (1862-1947) and Bliss Carman (1861-1929), occasionally also the first remarkable Canadian female poet, Isabella Vallancy Crawford (1850-1887). In an original, inventive fashion, the Confederation Poets drew inspiration from the Canadian landscape and natural scenery, which they tried to animate with the spirit of mythology, tradition, and the culture of the written word. In the words of the poet Archibald Lampman, they strove to find the “answering harmony between the soul of the poet and the spirit and mystery of nature,” and some of them, namely D.C. Scott, likewise noted, if not always in a realistic and informed manner, the tragic destiny of the Indian population. Scott yielded to the romanticizing rhetoric of the time, which perceived the Indians as an inevitably “vanishing race,” as is illustratively evident in one of his best-known poems, “The Onondaga Madonna;” the implicit needs of this rhetoric influenced also the politics of his long-term appointment as a Commissioner of the Bureau of Indian Affairs.

The above-mentioned centralizing tendencies of one part of Canadian literature written during the period after the foundation of the Confederation did not mean, however, that the dominant influence of the mother country upon the cultural life in the colonies was interrupted, and the relation with it unequivocally and immediately settled:

The Canadian cultural problem at first was how to formulate our relation to a parent culture – whether English or French. English Canada has leaned towards a theory requiring a strenuous maintenance of links with the parent culture, while French Canada favours the notion of a severed fragment pursuing its own separate destiny in North America.³⁰

The establishment of Canada as a British Dominion, in the framework of which there exists a francophone province with a legal status of a “distinct society,” thus united into one political space an unusually large area, bordered merely with two world oceans, and internally geographically, as well as socially and politically, varied and diverse. The

28) MacMechan. *Headwaters of Canadian Literature*. pp. 108-109.

29) Toye, William. *The Concise Oxford Companion to Canadian Literature*. Don Mills, Ontario: Oxford University Press 2001, p. 86.

30) Surette, Leon. “Creating the Canadian Canon”, in Lecker, Robert (ed.). *Canadian Canons. Essays in Literary Value*. Toronto: University of Toronto Press 1991, p. 18.

creation and preservation of one unite and homogenous centre proved, under such conditions, as one of the crucial historical challenges to the progress and stability of the new country. This situation has, since the beginning, been reflected in the cultural and literary life of Canada:

This absence of a native literary milieu (as distinct from the regional ambience that originally shapes a writer's consciousness) is due partly to geographical reasons; Canada has no cultural metropolis, and writers group themselves loosely in places as far apart as Fredericton, Montreal, Toronto and Vancouver.³¹

The above words come from the description of the situation by an influential critic George Woodcock, from the year 1964. The basic developmental dichotomy was still represented by different orientations of the English and the French Canada, in the parameters of which then crystallized more typically the regional, rather than the federal loyalty.

In French Canada the sense of national nationality is much stronger than in English Canada, but the nationality is French Canadian, not Canadian *tout court*. French Canada is almost without curiosity about the literature and culture of English Canada; most cultivated French Canadians do not know even the names of the significant English Canadian creative writers, whether of the past or of the present. Occasionally an important Canadian book is translated from the original into the other official language; but it is much more likely that the work of a French Canadian will be translated into English than that the work of an English Canadian will be translated into French.³²

This double-facetedness of Canadian national history and culture, split between the regional and national interests, is embodied in the personality and artistic career of the influential poet of Canadian modernism, Edwin John Pratt (1872-1964). The first collection of Pratt's poetry, *Newfoundland Verse* (1923), is inspired, as the title suggests, by the environment and peculiar culture of the author's native province, which maintains a number of unmistakable archaic local features, and is a poetical tribute to its resilient people – who, still today, tenaciously adhere primarily to their Newfoundland, not Canadian identity. Pratt's last work, a grand epic poem *Towards the Last Spike* (1952), is, on the other hand, the author's expression of his interest in the young Canadian history, and an attempt at providing a literary compensation for the still nonexistent national mythology. The poem imitates the genre of heroic epic, and celebrates the construction of the Canadian Pacific Railway at the end of the nineteenth century. The railway, and the stories of the people that participated in its construction, became, in both the practical and metaphorical senses, one of the few positive national symbols that have united Canada and its inhabitants all over the vast continent. And the literary works that gave

31) Woodcock, George. "Away from Lost Worlds: Notes on the Development of a Canadian Literature," in *Odysseus Ever Returning. Essays on Canadian Writers and Writings*. Toronto: McClelland & Stewart, 1970, p. 2.

32) Brown, E.K. "The Problem of a Canadian Literature," in Smith, A.J.M. (ed.), *Masks of Fiction. Canadian Critics on Canadian Prose*. Toronto: McClelland & Stewart, 1961, p. 43.

these stories an artistic form can rightfully be considered as the first rudiments of the newly formed canon of the young national literature.

The most apposite symbol of the English-French rift in the Canadian national culture was furnished by Hugh MacLennan (1907-1990) in the title of his most famous novel *Two Solitudes*, published in 1945, and identified as “a landmark in Canadian nationalistic fiction.”³³ The novel provides a sociological investigation into the social relationships in Quebec that culminated in the Quiet Revolution, and speculates about the possibilities of multicultural cohabitation within the federal state and its preconditions.

The Canadian national identity defines itself, therefore, against several external, as well as internal, influences: against its mother countries, France and Britain, against the neighboring United States, and against its own internal ethnic, social, and cultural diversity. One of the frequently repeated Canadian bon mots claims that the only characteristic feature of Canada is the fact that it does not even have one characteristic feature, or that Canada’s only uniting element is total absence of internal unity. These social dilemmas condition the atmosphere, as well as the very possibilities of the literary production:

Canada is colonial not only in its attitude towards Britain, but often in its attitude towards the United States. It is true that the imprint of a London publisher, or of a British university press is a more impressive guarantee of a book or an author than any Canadian sponsorship, even a Governor General’s.³⁴

As late as in the 1950s, as Rosemary Sullivan notes, was writing: “something done by Americans and Europeans, preferably dead Americans and Europeans.”³⁵ The need of creating and clearly defining the united national culture was not perceived as urgent or as a matter of social priority even after Canada was granted political independence. The vision of Canada as the North American version of Great Britain remained deeply ingrained in the imaginary of the Anglophone Canadians, and constituted the lasting idea of national identity, functioning as an alternative branch of the strong and insurmountable European source. Nonetheless, since the late 1950s Canada has seen a lively social debate, searching answers to the disturbing questions formulated in Rosemary Sullivan’s analysis:

Why was there no Canadian culture? Why did Canadians seem to have a cultural inferiority complex; as soon as some cultural work was identified as Canadian, it seemed, ipso facto, boring? Why did we suffer from collective amnesia, so that behind us seemed (I say seemed) to stretch a vast emptiness without history, without story – *trente arpents de neige*?³⁶

Serious institutional attempts at delineating the independent English Canadian national identity based on the sovereign national culture did not start until the 1950s. The most important expression of these efforts was the foundation of the *Canada Council for*

33) Toye, William. *The Concise Oxford Companion to Canadian Literature*. p. 486.

34) Brown, E.K. “The Problem of a Canadian Literature,” p. 48.

35) Sullivan, Rosemary. “Notes for a Presentation on Perspectives on Canadian Cultural Policies,” University of Toronto, 20.3. 1997. <http://www.fedcan.ca/english/fromold/breakfast-sullivan0397.cfm>.

36) Sullivan, Rosemary. “Notes for a Presentation on Perspectives on Canadian Cultural Policies”.

the Arts in 1957. The Canada Council is a federal government institution whose mission is active support and promotion of the production and distribution of such cultural products that represent the emergent canon of Canadian national literature and art, and contribute to its growth. An important component of the Council's activities is support of the arts not only within Canada, but also in the international context: the Council has created a complex system of grants enabling the Canadian artists to travel abroad, and introduce their work to the public in different countries of the world; another significant contribution in the field of literature are translation grants for foreign publishers, which facilitate the publications of the Canadian literary production in a number of foreign languages. Canadian literature can thus be compared and reviewed in the international parameters, and enter the wide and varied canon of World literature.

In the same year (1957) a prominent representative series of Canadian "classical" literature was established by the prestigious publishing house McClelland & Stewart, under the title *New Canadian Library*. From the beginning, the mission of the series was a programmed and systematic formation of the publicly respected canon of Canadian literature. The series produces nearly exclusive paperback editions of early Canadian novels, otherwise often quite unavailable, and later, in the chronological sequence, primarily fiction texts with anticipated (or, by the act of publication, consciously created) canonical potential. The series, therefore, to a large extent pragmatically determines which works are available to the educational institutions for the teaching of "national literature," as well as to the reading public at large. The *New Canadian Library* – which publishes also the works of francophone Canadian literature in English translation – functions as the core of the canon of Canadian national literature.

The development of Canadian literature as an independent field of cultural production was fostered by the establishment of Canadian literature courses at Canadian universities in the early 1960s. Canadian literature thus explicitly became an autonomous scholarly discipline deserving of not only general, but likewise professional and critical interest. The needs of the newly emergent discipline have been facilitated by the first specialized journal, *Canadian Literature*, founded at the University of British Columbia in 1959. Canadian literature has begun to be systematically studied by internationally renowned theorists such as Northrop Frye, or the fiction writer, poet and essayist Margaret Atwood, arguably the best known Canadian author ever.

Thanks to these developments – particularly during the time of the preparations for the Confederation centenary celebrations in 1967, when the nationalistic sentiments were on the rise – Canadian literature began for the first time to be perceived as an expression for the authentic national culture, and as "a site where the remnants of the old colonial relationship with Britain and the new colonial relationship with the United States could be resisted, i.e., subverted."³⁷ Canadian writers, such as the already mentioned Margaret Atwood, Rudy Wiebe, Robert Kroetsch or Robertson Davies, began to disrupt the stereotypical ideas about Canada as a spiritually vacant colony lacking its own tradition and culture, and to write their country's national literature, consciously different in style, as well as inspiration, from the more self-confident British and American

37) Seiler, Tamara Palmer. "Multi-vocality and national literature: Toward a post-colonial and multicultural aesthetic," in *Journal of Canadian Studies*. Peterborough, Fall 1996, Vol. 31, Nr. 3, p. 148.

ones. By the end of the 1970s Canadian literature gradually and carefully managed to overcome the feeling of national colonial inferiority, which Northrop Frye aptly called “the frostbite at the roots of our imagination;” many writers, critics, and readers experienced the fact announced by Rosemary Sullivan: “By the late seventies, you could do art in Canada; by the eighties you could become internationally famous as a Canadian writer.”³⁸

A new threat for the sensation of homogeneity of Canadian national culture was brought about by the growth of separatist tendencies in Quebec, culminating in the 1995 referendum,³⁹ on one side, and by the fragmentation of the Canadian society and culture, supported by the official politics of multiculturalism, on the other. Its dangers have been pointed out by a number of critics, including those coming from the ethnic minorities themselves; the most influential one of these was, in all likelihood, the controversial book by Neil Bissoondath, “East-Indian Trinidadian Canadian living in Quebec,” titled *Selling Illusions: The Cult of Multiculturalism in Canada*, published in 1994. Bissoondath warned against preferring difference before sharing, against instigating divided loyalties in the “New Canadians,” and the ghettoization of the society caused by the uncritical and superficial conception of multiculturalism in the Canadian practice. In spite of these real risks, however, immigration and multiculturalism are the very factors that have shaped Canada not only in the historical perspective, but also in the reality of the present. In any case, it seems that the model considering either one or the other of the Canadian “grand literatures” – i.e. the Anglophone literature according to the British paragon, or the literature of Quebec written in French – as representative of the national culture as a whole will not hold as unconditionally functional for the future. Northrop Frye, one of the most penetrating theorists of Canadian literature, described its prospects in somewhat skeptical, but impressive words:

Canadian literature, even at its most articulate, [...] seems constantly to be trying to understand something that eludes it, frustrated by a sense that there is something to be found that has not been found, something to be heard that the world is too noisy to let us hear [...]. Perhaps the real Canada is an ideal with nobody in it. The Canada to which we really do owe loyalty is the Canada that we have failed to create.⁴⁰

Under these prerequisites, there is only one, but extremely tempting future left for Canadian literature: to become a liberated, modern, and readable literature of the world.

38) Rosemary Sullivan, “Notes for a Presentation on „Perspectives on Canadian Cultural Policies”.

39) The result of the referendum of sovereignty, second in row, was very tight. The supporters of sovereignty nearly won their case – the difference between the voices voting for maintaining the federation (50,6%) and for sovereignty (49,4%) was a mere 42.000.

40) Frye, Northrop. *The Modern Century*. Toronto: Oxford University Press, 1967, p. 122.

II.2.2 Considerations Regarding the Post-colonial Condition

Considerations of the post-coloniality of Canadian literature or the post-colonial condition of Canadian culture have traditionally taken several directions. In view of the fact that, perceived from the European shores, Canada was really founded as a colony, it seems that the methodology of the post-colonial theory and criticism for the analysis of Canadian literature offers itself aptly and readily. Canada was, if not post-colonial, then definitely a colonial country, in which the social structures of the mother country dominated historically for a long time.

On historically colonial territories, as can be illustrated on the example of the British Empire, one can distinguish two basic developmental tendencies: on the one side it is a process leading through forceful annexations of land by the colonizing power, expatriations, limitations of the authority of the local structures, and sometimes even immediate genocide of the original inhabitants, towards the desired full submission of the colony and its total possession by the central power; these countries, especially after World War 2, undergo national emancipation movements of the original inhabitants, with the aim of regaining independence, and liberation from the influence of the Western power. This development leads towards the gradual formation of the states of today's "Third World."

In yet other colonial territories, conversely, the so-called "settler cultures" were formed; this process typically took place on large areas – often on the verge of logistic manageability – with very low density of population, including both the original inhabitants, and the newly immigrant settlers. In spite of the fact that in these areas the rights of the original inhabitants were likewise oftentimes suppressed, the historical development in such colonies was marked by a considerably lower occurrence and intensity of open conflicts and power struggles. This type of colonies typically includes Australia, New Zealand, and Canada.

The above indicated dichotomy suggests that the term post-colonial culture, or post-colonial literature, pertaining to societies in the historical process after their liberation from the colonizing power and the consequent termination of their connections with it, refers to two very different social conditions. Canada, as a typical "settler culture," is, without doubt, a former colony in the sense of being part of the British Dominion, to which it still is, at least formally, subordinate. But to define the contemporary Canadian literature as post-colonial means to include it in the same group as, for example, contemporary national literatures of the new African states, founded after World War 2 or later – and the fact that these young literatures are a product of radically different historical, social, and cultural processes, and stem from structurally quite diverse ontological and esthetic points of departure, is apparent. The inferiority complex implicit in Canadian culture, springing from years of its own delimitation against the mother country, is based on Canada's experiencing the fact of indistinct perception of its own defining features – indistinct quite because its very existence has never been threatened by the mother country in the immediate, or physical, sense. It does not stem, therefore, from any antagonistic relationship towards the centre, but from the obscurity of this relation and its formulation.

The situation of Canadian culture in the twentieth and twenty-first centuries is further transmuted and complicated also by the fact that Canada itself has become a world power, if not a colonial one. Canada is one of the wealthiest countries in the world, and its enormous expanse has asked for a constant influx of new inhabitants. Its “settler” characteristic thus, in a sense, survives, even though the modern settlers typically do not come from the European countries – be it the mother ones or not – any more, but recruit, most often, from the refugees from military conflicts, persecution, or other life-threatening conditions in many countries of the, largely, Third World. Canada’s need to enlist new inhabitants, meets, therefore, with the need of these people to find a new, preferably safe, place for life. Statistically, Canada traditionally accepts the highest numbers of new immigrants from most countries of the world, and, together with Australia, is the only country in the world in which multiculturalism is not merely a factually observed and documented state of affairs, but also an official policy of the federal government.

The cultural import of the new Canadian immigrants, together with the cultural presence of the Aboriginal Indian and Inuit population of Canada, which has been asking for its own voice and cultural space with increasing force, further complicates the condition of post-coloniality of Canadian culture to the extent that many theorists consider the question “Is Canada post-colonial?” as practically unanswerable. Some of them expediently distinguish between the “post-colonial condition” and “the post-colonial state,”⁴¹ which implies that the problem of the hypothetical post-coloniality of Canada is covariant with the definition of the nation state. Considering, at the same time, the current processes of globalization, the vehicles of which are mainly the great Western powers – among whom Canada doubtless belongs – the question of post-coloniality, and not only in the case of Canada, is transformed into the question of postmodernity, the focus of which on cultural, aesthetic, and value plurality is, on the example of Canada, quite illustratively documentable.

Contemporary Canada, therefore, faces a situation – whether we call it post-colonial or not – that has begun to ask for radical redefinitions of the concepts and reassessments of the pertinent value and methodological categories. Its literature has undergone rapid developments, in the course of which particular influences cannot be perspicuously separated – and the literature itself withdraws from demanding such separation. It remains to be, in the first place, literature, a form of art, bearing witness, in an infinite number of forms, to the increasingly complex and colorful nature of today’s world.

41) Slemon, Stephen. “Afterword” in Laura Moss, ed. *Is Canada Postcolonial? Unsettling Canadian Literature*. Waterloo, On.: Wilfrid Laurier University Press, 2003, pp. 320-321.